

Mère Marie de la Ferre



*Fondatrice de l'Institut des Religieuses Hospitalières
de Saint-Joseph*

L'ŒUVRE DES TRACTS
MONTRÉAL





Nos Traditions familiales et religieuses

Jolies plaquettes de douze pages, imprimées en caractères gothiques sur beau papier glacé, très artistiques. Deux ont déjà paru:

La Prière en commun

par le R. P. BROUILLET, S. J.

Belle image frontispice de la sainte Famille en prière. L'auteur commente cette scène délicieuse et invite toutes les familles chrétiennes à la faire revivre à leurs foyers.

La Consécration des familles

par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Image frontispice de l'apparition de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie. Outre les motifs et les fruits de la consécration au Sacré Cœur, cette plaquette contient une formule indulgenciée et un document familial où les parents et les enfants qui se sont consacrés inscrivent leurs noms.

*5 sous l'exemplaire; 50 sous la douzaine; \$3.00 le cent;
\$15.00 le mille franco.*

EN VENTE

A la VILLA MANRÈSE, 80, Chemin Ste-Foy, Québec.

HN
31
039
v. 69
1925

Mère Marie de la Ferre

*Fondatrice de l'Institut des religieuses
Hospitalières de Saint-Joseph*

DE belles pages ont été écrites, soit dans les journaux, soit dans de pieuses revues périodiques, sur l'Hôtel-Dieu de Saint-Joseph de Montréal. On y rencontre des noms bénis, tels que ceux de Monsieur Jérôme Le Royer de la Dauversière, instituteur des Religieuses Hospitalières, de Jeanne Mance, fondatrice du premier hôpital de Ville-Marie, et bien d'autres encore, dont nous connaissons le mérite et les bienfaits.

Cependant, il est un nom qui est demeuré dans l'ombre... Ce nom est celui de Marie de la Ferre, qui, de concert avec Monsieur de la Dauversière, jeta les fondements de cet Institut. La courte esquisse de sa vie, qui va suivre, est destinée à faire sortir de l'oubli cette femme vénérée qui, en une certaine manière, peut prendre place parmi les personnages distingués qui présidèrent à la fondation même de Ville-Marie.

Dès 1877, Sa Grandeur Mgr Bourget, de sainte mémoire, écrivait aux hospitalières: « J'ai toujours regretté que votre Mère Marie de la Ferre, qui a si bien mérité de la France et du Canada, y soit si peu connue et honorée du peuple fidèle, mais, je vois avec plaisir arriver le moment où elle le sera, j'en ai la douce confiance. »

Pourquoi même ne pas espérer, pour cette servante de Dieu, le culte des autels?...

Vertus de l'enfant

Marie de la Ferre, issue d'une noble famille du Poitou, France, naquit en 1592, au manoir seigneurial de la Ferre. Bientôt, sa mère mourut... La sainte Vierge parut adopter la jeune orpheline, qui portait son nom et lui inspira pour la vertu des inclinations précoces. Dès l'âge de trois ans, l'enfant, accompagnée de sa fidèle et chrétienne gouvernante, aimait à aller à l'église et à contempler un beau tableau de la Reine du ciel, portant son divin Fils entre ses bras. Déjà, un attrait intérieur l'attachait à Jésus-Christ, caché dans le saint tabernacle. Ainsi, tout annonçait par les grâces qui brillaient en elle, qu'elle était appelée à remplir une grande mission.

Après sa première communion, Marie s'abandonna tout entière à l'action divine et devint si ardente, qu'elle semblait être un séraphin. Joies délicieuses, mais courtes!... Munie du Pain des forts, elle eut bientôt à goûter au calice d'amertume...

Son père, à cette époque, introduisit auprès de sa jeune famille, une belle-mère calviniste, qui essaya de faire du prosélytisme dans sa maison. La foi solide de Marie tint bon avec une fermeté modeste et douce. Elle essuya les attaques perfides d'une apparente sympathie, puis, les violences d'un amour-propre courroucé par l'insuccès. Elle souffrit en silence, ne se plaignant à personne, pas même à

Jésus. Elle se bornait à lui demander soutien pour sa faiblesse, afin de n'être pas ébranlée, et patience, afin d'avoir un trait de ressemblance avec lui.

Vie séculière

Enfin, une de ses parentes découvrit le mystère d'iniquité et en prévint le père. Celui-ci aimait beaucoup sa fille, mais, sur les instances très vives de ses proches, il résolut de s'en séparer. Il la confia à une tante, Madame de Goubitz, qui l'amena avec elle au château de Ruigné, près de La Flèche, en Anjou.

Hélas! en passant de mains huguenotes à des mains catholiques, la pauvre enfant n'allait faire que changer d'épreuves.

Marie allait entrer dans sa quatorzième année. C'était une belle jeune fille, pleine d'amabilité et d'agrémens, auxquels sa timide réserve, son angélique modestie, la distinction de ses manières ajoutaient des charmes dont l'influence s'imposait. Elle gagnait les cœurs et eut bientôt fait la conquête de ceux de toutes les personnes de la maison. Or, Madame de Goubitz était femme du monde. Voyant sa nièce si bien préparée à y avoir des succès, elle se proposa de la produire de bonne heure dans la société et de l'entraîner avec elle dans le tourbillon.

Dès que Marie de la Ferre entrevit le péril, elle se mit en garde et découvrit au vénéré directeur de sa conscience, les menées savantes dont sa tante usait pour enlever son cœur. Ce digne prêtre, qui avait vite reconnu en elle une privilégiée de Jésus,

la soutint dans ses luttes et se proposa de la faire progresser dans les voies de la perfection. Cependant, afin de donner à Madame de Goubitz une satisfaction légitime, la jeune fille se montra empressée d'acquiescer, comme elle le désirait, toutes les connaissances convenables à son sexe. Elle avait une aptitude remarquable pour l'étude, mais elle goûtait plus encore la science des saints, dans laquelle Notre-Seigneur daignait lui-même la former.

Ses études terminées, on signifia à Marie de se préparer à entrer dans le monde. Aux déclarations qui lui furent faites, elle ne répondit que par ses larmes et par la timide expression de ses répugnances. Cette réponse irrita, en faisant voir que la stratégie habilement employée n'avait pas atteint son but. Madame de Goubitz était d'un caractère entier et habituée à être obéie; d'un autre côté, on devait user de ménagement avec elle, car, à son défaut, qui pourrait se charger de Marie?... Son directeur, voyant celle-ci, à quinze ans, plus mûre et, croyait-il, plus affermie dans ses sentiments qu'on ne l'est quelquefois à trente, lui donna en gémissant le conseil de plier en redoublant de vigilance pour garder son cœur et de fidélité pour ne point déplaire au divin Maître. Tout d'abord, elle ne se para, ne courut de visite en visite, de salon en salon, qu'en regrettant la solitude et en se munissant contre les dangers par une prière muette et continuelle. Mais, comment une jeune fille accueillie, entourée, recherchée, pourrait-elle résister à de tels entraînements?... Elle s'y plut un instant.

Maladie et pénitences

Toutefois, elle avait l'esprit trop sérieux et trop droit pour ne pas se dire que passer ses jours en futilités, ce n'est pas employer comme il faut sa vie. Elle se rappelait — elle ne les viola jamais — les engagements pris avec Jésus, et Jésus lui faisait sentir qu'il est un Dieu jaloux. Le Sauveur l'a dit : « Un cœur divisé ne peut goûter la paix. » Marie était en proie aux angoisses, au dégoût, presque aux remords... La grâce divine, la sollicitude de la sainte Vierge pour son enfant ne lui laissaient aucun repos. Elle comprit que vouloir allier le monde et Dieu était une entreprise folle et, peu à peu, elle commença à se retirer.

Bientôt, sa souffrance intérieure se peignit sur ses traits et Madame de Goubitz ne tarda pas à remarquer le changement qui s'opérait dans sa nièce. Elle craignit alors que Marie ne songeât à entrer au couvent. C'était, en effet, la pensée de la jeune fille, qui croyait y trouver l'abri sûr dont elle sentait le besoin.

Sur ces entrefaites, elle essuya une grave maladie; puis, après une longue convalescence, se vit dans un tel état de faiblesse qu'il lui aurait été impossible de faire l'essai de la vie religieuse. Le guide de son âme lui donna en conséquence comme direction de rester là où la divine Providence l'avait conduite, d'y suivre bravement un nouveau genre de vie et de faire sans bruit tout ce qu'une fidèle servante de Jésus-Christ pouvait estimer agréable à l'Époux divin. Forte de cet avis, Marie commença

aussitôt une existence toute de pénitence et d'oraison. Elle se dessaisit de ses parfums, de ses diamants, de ses bijoux et même de ses vêtements trop riches, qu'elle remplaça par des étoffes de laine, sous lesquelles elle portait le cilice. Elle essaya même de faire disparaître les agréments dont l'avait embellie la nature. Retirée dans une petite chambre pauvrement meublée, qui était aussi son oratoire, elle s'occupait de Dieu et lui donnait tout le temps dont elle pouvait disposer. De son étroite fenêtre, à travers les arbres, en différentes directions, elle apercevait les clochers des environs et se prosternait en adoration devant le Dieu de l'Eucharistie, captif trop souvent délaissé du tabernacle.

Son directeur avait peine à modérer son ardeur pour les austérités: flagellations sanglantes, jeûnes, cilices, veilles prolongées, pratiques d'humilité et d'abjection; il eut l'inspiration de lui faire dépenser une partie de son zèle au soulagement des pauvres... On vit alors cette jeune fille, âgée de dix-sept ans à peine, chargée d'un panier comme une servante, visiter les misérables huttes des indigents. Elle soulageait le froid, la faim, les maladies, faisait entendre de douces paroles aux découragés, relevait les âmes en leur rappelant les espérances que donne la religion.

« La sainte demoiselle »

De temps à autre, les railleries, les outrages même recommençaient au château contre elle. On lui reprochait ses assiduités auprès des pauvres; Marie, désormais inébranlable, répondait par un

sourire. A vingt ans, maîtresse de sa fortune, Mademoiselle de la Ferre eut pu fuir la persécution, mais, elle s'estimait heureuse de souffrir et Dieu ne lui disait pas de s'en aller. Au contraire, elle fit un acte héroïque... Jusqu'ici, on l'avait maltraitée sans aucune apparence de droit; elle voulut en donner l'occasion, particulièrement à sa tante, et la supplia de l'accepter comme femme de chambre. Chose inouïe! elle l'obtint et, pendant seize ans, noble et libre comme elle l'était, elle remplit ces humbles fonctions. Souvent grondée, brusquée, traitée de maladroite et de bigote, elle était toujours patiente, souriante et douce.

Elle ne diminuait pour cela rien de ses austérités, ni, autant qu'elle le pouvait de ses soins aux pauvres. La réception quotidienne de la sainte communion, maintenant en elle l'esprit d'oraison, lui donnait la force d'accomplir des actes admirables. Ces vertus, cette humilité, cette charité, cette persévérance se firent enfin remarquer malgré elle des gens de la maison, des habitants du voisinage et, comme le peuple appelle tout droitement les choses par leur nom, Marie de la Ferre ne fut plus désignée que sous celui de *la sainte demoiselle*.

La fondatrice

Le 2 février 1630, date à jamais mémorable pour tout l'Institut... Ce jour-là, après la sainte communion, Mademoiselle Marie de la Ferre, embrasée d'amour et consumée du désir de témoigner à Notre-Seigneur son ardente gratitude, le suppliait de lui faire connaître comment elle pourrait lui rendre

amour pour amour. Il lui sembla alors être transportée dans une salle spacieuse, où des lits, en grand nombre, étaient symétriquement rangés. Ne comprenant pas le sens de cette vision, elle pria le Seigneur de lui en donner l'intelligence... Il lui répondit très distinctement: « Voilà ton occupation. Voilà le moyen de satisfaire au précepte de l'amour que j'exige de toi en retour de mes bienfaits. » En même temps, elle apprit qu'elle était destinée à donner naissance à une nouvelle société d'épouses de Jésus-Christ, qui le serviraient dans les hôpitaux, sous le patronage de saint Joseph et en honorant d'un culte particulier la sainte Famille. Inspirée de parler de cette vision à Monsieur de la Dauversière, qu'elle rencontrait de temps en temps, il lui répondit: « Mademoiselle, Dieu veut se servir de nous pour l'établissement d'une nouvelle Congrégation; il nous faut travailler à cette œuvre. »

Chose étonnante! Le même jour et au même sanctuaire, lui aussi, ce grand serviteur de Dieu, dans la ferveur de son action de grâces, avait entendu une voix intime, mais distincte, lui commander: 1° de promouvoir la création d'un ordre d'hospitalières, et 2° d'envoyer dans l'Ile de Montréal, centre du Canada, une colonie catholique, où s'établiraient les futures hospitalières. En même temps, le mode d'institution, la fondatrice et les premiers sujets de cet ordre lui avaient été montrés dans une connaissance d'ensemble.

Berceau de l'Institut

Il y avait alors à La Flèche, un petit hôpital que Monsieur de la Dauversière releva quelque peu de ses ruines. Ce fut là le berceau de l'Institut naissant. Marie de la Ferre y entra avec deux compagnes, le jour de la sainte Trinité, 18 mai 1636. Combien elles eurent à souffrir dans ces mesures! Les murs ne l'hôpital furent les témoins muets de bien des actions héroïques!... L'amour de Dieu, la charité pour le prochain portaient Marie de la Ferre à se charger des pauvres les plus misérables et les plus abandonnés. Elle les servait dans les offices les plus répugnants avec une joie qui illuminait son visage. A sa seule vue, on se sentait touché du désir d'aimer Dieu. De plus, il leur fallait quêter tous les jours, pour fournir suffisamment à tout ce qu'exigeait le soin des malades. Les mères le firent avec grand courage, ne se rebutant point des reproches qu'on leur faisait, ni des injures qu'on leur disait.

Depuis 1640, des vocations s'étaient révélées. L'approbation épiscopale étant donnée, le 22 janvier 1644, dans l'humble chapelle de Saint-Joseph se déroulait une touchante cérémonie. En présence d'une nombreuse et sympathique assemblée, douze hospitalières, après avoir revêtu les livrées religieuses, procédèrent à l'élection de leur première supérieure. L'unanimité des suffrages, moins le sien, se porta sur la Mère Marie de la Ferre. Quelques jours après, l'évêque confirma l'élection en décernant à la fondatrice les éloges qu'elle méritait.

Après cet événement, les bons sujets qui se présentèrent en grand nombre pour embrasser le nouvel Institut, montrèrent qu'il était selon la volonté de Dieu.

Supérieure et mère

De toutes parts, on demandait des essaims de cette ruche bénie et déjà, deux rameaux étaient sortis de cette tige naissante. L'Institut était alors dans toute sa ferveur. Un parfum de sainteté s'exhalait de son berceau; le souffle d'en haut, descendu dans ces jeunes monastères, y répandait une rosée de grâces et de bénédictions, qui y fit germer les plus sublimes comme les plus aimables vertus: l'esprit de détachement et de pauvreté, l'amour de la perfection, le zèle pour l'observation des règles, l'union parfaite entre tous les membres, la céleste charité envers les malades, en un mot, cette exubérance de vie divine, qui se manifeste avec tant d'éclat à la naissance des ordres religieux. La vénérée fondatrice était l'âme et comme la sève vivifiante de sa petite famille de La Flèche. Pour toutes ses filles, tendre et véritable mère, elle les portait délicieusement à la vertu et à la pratique du devoir par son exemple et par l'onction de ses discours, remplis de l'esprit de Dieu.

Cependant, l'Institut allait produire un troisième rejeton et, en 1651, la vénérée Mère Marie de la Ferre l'implantait elle-même dans la ville de Moulins, France. En entrant à l'hôpital, elle dit à ses filles: « Mes sœurs, voici le lieu de mon repos pour l'éternité. » Puis, elle récita le *Nunc dimittis*. On prit

ces paroles pour un élan de reconnaissance envers Dieu, c'était l'annonce de sa mort, qu'elle avait prévue avant de quitter La Flèche. D'ailleurs, elle n'était pas à sa première prédiction. Que de fois, même avant d'entreprendre le grand ouvrage de la fondation de son Institut, elle avait eu de pareilles révélations!... Dieu, auquel son âme était intimement unie, et avec qui elle s'entretenait sans cesse, lui révélait, pour la récompenser, les choses les plus cachées et se servait de son organe pour instruire et consoler ceux qui avaient recours à elle...

Victime de son dévouement

Cette fois encore, elle ne se trompait pas... L'année suivante, une inondation de l'Allier, sur le bord duquel était situé l'hôpital, ayant envahi les plus bas quartiers de la ville de Moulins, une épidémie pestilentielle s'y déclara. Les malades arrivèrent en foule à l'Hôtel-Dieu et y communiquèrent bientôt la contagion aux hospitalières. Toutes ses sœurs, au nombre de sept, furent atteintes et loin de pouvoir la seconder, lui causèrent un surcroît d'inquiétudes et de fatigue. Seule restée debout, elle se multipliait le jour, la nuit, près des hospitalières, près des femmes malades. Son âme ne faiblit point; elle demeura aussi calme, aussi sereine que si son cœur n'eût pas souffert; mais, son corps, d'une constitution toujours délicate, n'y put tenir longtemps. Mai et juin s'étaient écoulés; la maladie était en décroissance. L'une après l'autre, les religieuses revenaient à la santé et s'empressaient de soulager leur Mère. Celle-ci les fixait avec un

doux sourire; elle sentait que le divin Époux voulait lui donner le repos en lui-même pour jamais. Une inflammation interne lui faisait éprouver des douleurs contre lesquelles elle s'efforçait de se raidir et qu'elle cherchait à dissimuler; mais, des défaillances répétées trahirent, malgré elle, le funeste secret. Elle était en proie à une fièvre brûlante et, à son tour, frappée de la contagion, elle assura aussitôt qu'elle ne quitterait son lit que pour la tombe.

Son désir d'aller à Dieu était immense... Elle ne le cachait pas à ses sœurs désolées; elle les exhortait seulement à vivre de manière à pouvoir saluer la mort comme l'instant qui délivre et qui béatifie. « Dieu est notre Père, disait-elle, et il le sera toujours... Mettez en lui votre confiance, mes chères sœurs. Rappelez souvent en votre mémoire les bienfaits et les grâces dont il a comblé chacune de vous. Aimez votre vocation; aimez votre règle; elle est de Dieu, vous le savez... » Souvent, elle répétait de semblables paroles, qu'elle accompagnait de l'expression de sa tendresse pour ses filles. Au neuvième jour, elle insista pour qu'on lui apportât le saint Viatique; puis, elle demanda l'Extrême-Onction et voulut enfin qu'on récitât les dernières prières. Toutes les communautés de la ville suppliaient le ciel de conserver une vie aussi précieuse; mais, de plus en plus unie à celui qu'elle avait tant aimée, elle n'aspirait qu'à la rupture des liens qui retenaient son âme captive dans le lieu de l'exil. « Vous m'appelez à vous, disait-elle, ô mon Jésus. Il est juste de vous obéir. La confiance que j'ai

en votre miséricorde, les marques sensibles que vous m'avez données de vos bontés, votre mort, votre passion, ne me permettent pas de douter que vous n'ayez pitié de mon âme. Lavez-la, Seigneur, dans votre précieux sang, puisque c'est en ses mérites infinis que je fonde toutes mes espérances. » Elle pressait son crucifix sur ses lèvres, sur son cœur et disait: « Vous êtes toute ma confiance, ô mon Sauveur! » Et quand les souffrances devenaient plus vives: « Encore plus! s'écriait-elle, encore plus, ô mon Dieu; détruisez ce corps de péché! » Enfin, de sa bouche expirante sortirent ces touchantes paroles, qui furent les dernières: « Quel bonheur! de vous aimer pendant toute une éternité... » Son âme avait quitté la terre. Elle était morte victime du dévouement... martyre de la charité!... C'était le 28 juillet 1652. Elle était âgée de soixante ans.

Vers Montréal

Après sa mort, ses traits s'imprégnèrent d'une céleste beauté. Revêtue de son habit religieux et embaumée du seul parfum de ses vertus, elle fut exposée dans l'église de l'Hôtel-Dieu jusqu'au moment de l'inhumation. La foule ne cessa de l'entourer et de lui prodiguer les pieux honneurs que les restes des saints ont le privilège d'inspirer; et, malgré ce concours, malgré la chaleur de la saison et la putridité de la maladie, cause du décès, le corps de la Mère de la Ferre fut déposé en terre sans qu'aucune trace de décomposition s'y fut montrée et sans avoir exhalé d'autre odeur que celle de la sainteté.

Depuis, dans l'Institut, on a aimé à conserver et à redire ce quatrain qui caractérise si bien la vie de la vénérée Mère Marie de la Ferre:

Servir était sa voie, aimer était sa vie;
Elle fut cœur à cœur à son Sauveur unie,
L'embauma de parfums au divin Sacrement,
De tendresse, de soins, dans le pauvre souffrant.

Sept ans après la mort de la digne fondatrice, trois de ses filles franchissaient les mers et venaient prendre possession de l'Hôtel-Dieu de Montréal, fondé par Jeanne Mance, dix-sept ans auparavant. La pieuse demoiselle était allée elle-même en France, chercher ces trois hospitalières, pour continuer l'œuvre de son hôpital.

Le vœu de Monsieur Le Royer de la Dauversière était enfin accompli... Au départ de ses religieuses, lui aussi récite le *Nunc dimittis*... Il devait mourir quelques mois plus tard et rejoindre dans la patrie céleste, celle qui l'avait si bien secondé dans sa noble entreprise et qui, certainement, de là-haut, devait aussi bénir les héroïques missionnaires.

L'Hôtel-Dieu essaime

Huit maisons sont sorties de l'Hôtel-Dieu de Montréal depuis 1845. Toutes ont eu pour base le sacrifice, la pauvreté et les privations de tous genres. La fondation de Kingston est la fille aînée de celle de Ville-Marie. Tracadie, sa sœur puînée, dut la gloire de son établissement aux lépreux. Vinrent ensuite, les fondations de Chatham, de Saint-Basile de Madawaska, et plus tard, celle de Campbellton, dans le Nouveau-Brunswick; Artha-

baska, dans la province de Québec, Windsor, dans l'Ontario et Winooski, au Vermont, É.-U. Les maisons de Cornwall, de Chicago et de Polson, Montana, sont issues de celle de Kingston et la communauté de Montréal s'honore d'être leur aïeule.

En 1924, une seconde maison, destinée aux malades de langue anglaise, *St. Mary's Hospital*, s'ouvrait à Montréal même et la même année, Mgr Rice, évêque de Burlington, confiait aux religieuses de *Fanny Allen Hospital* de Winooski, le soin d'un nouvel hôpital, du tout dernier modèle, qu'il venait de faire bâtir dans sa ville épiscopale.

Toutes les maisons sont indépendantes. Chacune a son noviciat et vit en elle-même. Cependant, les rapports qui existent entre les fondations d'Amérique et les communautés de France et de Belgique, au nombre de neuf, ont un caractère de religieuse cordialité, d'intérêt fraternel et d'affectueuse sympathie, qui ne le cède en rien aux Instituts à généralat.

* * *

Près de trois siècles scellent le tombeau de la fondatrice des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, et, sur cette *limite de l'infini* le silence des générations a enveloppé les vertus de cette vie de charité. Mais, dans le cœur de ses filles se perpétue et s'honore la mémoire de cette âme que Dieu avait gratifiée de son amour, amour qui débordait de son être mystique, enveloppait les pauvres, les malades, rayonnait dans ses regards, fluait de ses doigts, parlait par sa bouche: rayon de cette im-

mense charité qui prend sa source dans le Cœur même de Jésus. Qu'on se rappelle les monitions si péremptoires de saint Paul: « Quand je parlerais les langues des anges et des hommes, si je n'ai la charité, je suis un airain sonnante ou une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et toutes les sciences, si je n'ai la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. »

C'était cette charité qui surnaturalisait tous les actes de Mère Marie de la Ferre, car, la mystique, c'est l'amour... Voilà pourquoi il existe encore quelques pauvres d'esprit qui l'admirent et qui voudraient lui ressembler.

* * *

L'établissement de l'Hôtel-Dieu de Montréal fut confirmé par lettres patentes de Louis XIV, en 1669, et reconnu par un acte de la législature du Canada, signé à Kingston, en 1842, par le gouverneur général.

L'Institut, approuvé dès 1666 pour les vœux solennels, par le Souverain Pontife, Alexandre VII, reçut une nouvelle sanction, en 1865, par notre Saint-Père le Pape Pie IX, de douce et sainte mémoire. A ces Pontifes vénérés, l'Institut a voué une reconnaissance éternelle et célèbre avec solennité le 8 janvier et le 12 mai de chaque année, dates auxquelles lui a été accordé ce double privilège.

L'ŒUVRE DES TRACTS

Directeur : R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Publie chaque mois une brochure sur des sujets
variés et instructifs

- | | |
|---|-----------------------------|
| *1. <i>L'Instruction obligatoire</i> | Sir Lomer GOUIN |
| 2. <i>L'École obligatoire</i> | MM. TELLIER et LANGLOIS |
| 3. <i>Le Premier Patron du Canada</i> | Mgr PAQUET |
| 4. <i>Le bon Journal</i> | R. P. LECOMPTE, S.J. |
| *5. <i>La Fête du Sacré Cœur</i> | R. P. MARION, O.P. |
| *6. <i>Les Retraites fermées au Canada</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S.J. |
| *7. <i>Le docteur Painchaud</i> | R. P. LECOMPTE, S.J. |
| *8. <i>L'Église et l'Organisation ouvrière</i> | C.-J. MAGNAN |
| *9. <i>Police! Police! A l'école, les enfants!</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S.J. |
| 10. <i>Le mouvement ouvrier au Canada</i> | B. P. |
| 11. <i>L'École canadienne-française</i> | Omer HÉROUX |
| 12. <i>Les Familles au Sacré Cœur</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S.J. |
| 13. <i>Le Cinéma corrupteur</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S.J. |
| 14. <i>La première Semaine sociale du Canada</i> | Euc'ide LEFEBVRE |
| 15. <i>Sainte Jeanne d'Arc</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S.J. |
| 16. <i>Appel aux ouvriers</i> | R. P. CHOSSEGROS, S.J. |
| 17. <i>Notre-Dame de Liesse</i> | Georges HOGUE |
| 18. <i>Les conditions religieuses de la société canadienne</i> | R. P. LECOMPTE, S.J. |
| 19. <i>Sainte Marguerite-Marie</i> | Le cardinal BÉGIN |
| 20. <i>La Y. M. C. A.</i> | Une RELIGIEUSE |
| 21. <i>La Propagation de la Foi</i> | R. P. LECOMPTE, S.J. |
| 22. <i>L'Aide aux ouvriers catholiques</i> | BENOIT XV |
| 23. <i>La vénérable Marguerite Bourgeoys</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S.J. |
| 24. <i>La Formation des Élites</i> | R. P. JOYAL, O.M.I. |
| 25. <i>L'Ordre séraphique</i> | Général de CASTELNAU |
| 26. <i>La Société de Saint-Vincent de Paul</i> | P. MARIE-RAYMOND, O.F.M. |
| 27. <i>Jeanne Mance</i> | XXX |
| 28. <i>Saint Jean Berchmans</i> | Une RELIGIEUSE |
| 29. <i>La vénérable Mère d'Youville</i> | R. P. Antoine DRAGON, S.J. |
| 30. <i>Le Maréchal Foch</i> | Abbé Émile DUBOIS |
| 31. <i>L'Instruction obligatoire</i> | XXX |
| 32. <i>La Compagnie de Jésus</i> | R. P. BARBARA, S.J. |
| 33. <i>Le Choix d'un état de vie (jeunes gens)</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S.J. |
| 33a. <i>Le Choix d'un état de vie (jeunes filles)</i> | R. P. d'ORSONNENS, S.J. |
| 34. <i>Les Congrès eucharistiques internationaux</i> | R. P. d'ORSONNENS, S.J. |
| 35. <i>Mère Marie-Rose</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S.J. |
| 36. <i>Mère Marie du Sacré-Cœur</i> | Une RELIGIEUSE |
| 37. <i>Le Journal d'un Retraitant</i> | Une RELIGIEUSE |
| 38. <i>Contre le blasphème, tous!</i> | C. DE BEUGNY |
| 39. <i>Vers les terres d'infidélité</i> | R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J. |
| 40. <i>Société de Marie-Réparatrice</i> | Abbé Clovis RONDEAU |
| 41. <i>Les Oblats dans l'Extrême-Nord</i> | R. P. DELAPORTE, S.J. |
| 42. <i>Saint Gérard Majella</i> | R. P. Adélarde DUGRÉ, S.J. |
| 43. <i>Autour du Séminaire canadien des Missions-Étrangères</i> | Abbé P.-E. GAUTHIER |
| 44. <i>Le bienheureux Grignon de Montfort</i> | Abbé Clovis RONDEAU |
| 45. <i>Monsieur François de Laval</i> | F. ANANIE, F.S.G. |
| 46. <i>Les Exercices spirituels de saint Ignace</i> | R. P. LECOMPTE, S.J. |
| 47. <i>La Villa La Broquerie</i> | S. S. PIE XI |
| 48. <i>Saint Jean-Baptiste</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S.J. |
| 49. <i>Les Frères de la Charité au Canada</i> | R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J. |
| 50. <i>L'une des œuvres des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception</i> | Frère X... |

Un AMI DE L'ŒUVRE

L'ŒUVRE DES TRACTS

51. <i>Monseigneur Alexandre Taché</i>	R. P. LATOUR, O.M.I.
52. <i>L'Œuvre du Bon-Pasteur</i>	Un AMI DE L'ŒUVRE
53. <i>La Croisade des temps modernes</i>	Abbé Clovis RONDEAU
54. <i>Mère Marie-Anne</i>	Une RELIGIEUSE
55. <i>Les livres... tonique ou poison</i>	Abbé C.-A. LAMARCHE, D.Th
56. <i>Contre le travail du dimanche</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
57. <i>L'Œuvre de la Villa Saint-Martin</i>	R. P. Gustave JEAN, S.J.
58. <i>Monseigneur Lafleche</i>	R. P. Adéiard DUGRÉ, S.J.
59. <i>Le Bienheureux Bellarmin</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
60. <i>La Vénérable Bernadette Soubirous</i>	Abbé P.-E. GAUTHIER
61. <i>Mère Gamelin</i>	Une RELIGIEUSE
62. <i>Le Recrutement des Retraitants</i>	XXX
63. <i>Madame de la Peltrie</i>	R. P. LE JEUNE, O.M.I.
64. <i>L'Œuvre du curé Labelle</i>	Abbé Henri LECOMPTÉ
65. <i>Saint François Xavier</i>	Abbé Clovis RONDEAU
66. <i>Les Saurs de Miséricorde de Montréal</i>	Abbé É.-J. AUCLAIR, D. Th.
67. <i>Le Catholicisme en Chine</i>	Mgr BEAUPIN
68. <i>Le Jubilé de 1925</i>	XXX
69. <i>Mère Marie de la Ferre</i>	Une RELIGIEUSE

*Les brochures Nos 1, 5, 6, 7, 8 et 9 sont épuisées

Prix: 10 sous l'unité franco; \$6.00 le cent; \$50.00 le mille port en plus
Condition d'abonnement: \$1.00 pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS

L'ACTION PAROISSIALE, 1300, rue Bordeaux, Montréal
TÉL. AMHERST ★2191

Semaines sociales du Canada

V^e SESSION — SHERBROOKE 1924

Paraîtra en mars :

La Propriété

Compte rendu des Cours et Conférences

In-8 de 320 pages, \$1.50; \$1.60 franco

Autres volumes parus

I — MONTRÉAL, 1920, <i>Encyclique « Rerum Novarum »</i>	\$1.60 franco
II — QUÉBEC, 1921, <i>Le Syndicalisme</i>	2.35 »
III — OTTAWA, 1922, <i>Capital et Travail</i>	1.60 »
IV — MONTRÉAL, 1923, <i>La Famille</i>	1.60 »

EN VENTE

Au Secrétariat des Semaines sociales, 90, rue St-Jacques, Montréal
et à la Villa Manrèse, 80, Chemin Ste-Foy, Québec

